

MAYA DAVINIA ET
GABRIEL LUMIÈRE

LES SAISONS
QU'ON NOUS
VOLE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521776

Dépôt légal : décembre 2025

*À toutes ces femmes qui recousent leurs blessures avec le
fil de la vie.*

Maya Davinia

Renaître de ses cendres



Chaque après-midi, je m'abandonnais à une promenade solitaire à travers le parc. Ce rituel, presque sacré, était mon refuge – un instant suspendu, où le silence de la nature soignait l'agitation du monde et le tumulte de mes pensées. Ce jour-là, alors que le crépuscule enveloppait le paysage d'une lumière mordorée, mes pas m'ont portée

jusqu'à un banc occupé par une jeune femme, seule, le regard perdu vers un groupe d'enfants qui riaient et couraient à quelques mètres.

Autour d'elle, la vie semblait éclore, mais son visage portait l'ombre d'un drame. Une mélancolie tenace l'enveloppait, palpable comme un frisson dans l'air tiède. Je me suis approchée, poussée par une étrange empathie, et me suis assise doucement à ses côtés.

— Vous allez bien, madame ? lui ai-je demandé, d'une voix douce, pleine de précautions.

Elle tourna vers moi un visage voilé de tristesse, ses yeux embués cherchant un refuge dans l'humanité.

— Comment peut-on survivre quand on est mère... et qu'on n'a plus ses enfants ? murmura-t-elle, la voix brisée par une douleur qu'aucun mot ne pouvait contenir.

— Je viens ici chaque semaine. Mes yeux scrutent les visages de ces enfants en espérant y retrouver les traits des miens.

Sa gorge se serra. Les mots cédèrent sous le poids des sanglots.

— Ils me manquent... tellement... tellement...

Je lui pris la main.

— Où sont vos enfants à présent ?

— C'est une longue histoire... Une tragédie silencieuse. Leur père a profité de mon hospitalisation pour disparaître avec eux, comme s'ils s'étaient volatilisés de la surface de la Terre. Je... j'ai donné naissance à un bébé que je n'ai jamais pu tenir dans mes bras. Mon cœur est en ruines.

— Vous avez prévenu la police ?

— Bien sûr. L'enquête a été ouverte, mais elle piétine. Rien n'avance. Ils refusent de me les rendre. Je sens que je glisse lentement... vers un gouffre.

— Si vous en avez la force, racontez-moi. Parfois, dire les choses, c'est déjà commencer à guérir.

Elle inspira longuement, comme si elle allait puiser dans une douleur ancienne.

— Tout allait bien quand j'étais enfant. J'étais une élève studieuse, brillante, jusqu'à l'âge de treize ans. C'était l'été,

les vacances venaient de commencer. Je me souviens des mots de mon père, glissés à ma mère comme un verdict :

— C'est une femme, maintenant. Il est temps qu'elle se marie. Et puis... j'ai honte quand elle passe devant les hommes du village.

Ma mère n'a pas protesté. Elle avait compris que sa mission, désormais, serait de me convaincre de courber l'échine.

Mais moi, j'ai refusé. J'ai hurlé en pleurant : « Non ! Je ne veux pas me marier, je veux apprendre, étudier, vivre ! »

La gifle est arrivée comme une sentence. Il s'est levé d'un bond et m'a frappée en plein visage :

— Je n'ai pas de fille qui me contredit. C'est ça le respect que tu apprends à l'école ?

Puis, s'adressant à ma mère avec mépris :

— Dieu te damne de l'avoir élevée ainsi.

Et il est parti, laissant derrière lui deux ombres abattues.

C'était sa façon de se sentir puissant – briser pour dominer. Son autorité, il la voulait indiscutable, sacrée. Ce jour-là, pour la première fois, une haine sourde s'est enracinée en moi.

Ma mère ne m'a pas consolée.

— Ton père a raison. On ne le contredit pas. C'est dangereux. Ne recommence plus.

Je devais donc accepter, en silence, ce destin imposé. Plier, comme tant d'autres avant moi.

Abandonner l'école... parce que j'étais « devenue une femme » ? Tout cela me semblait absurde.

Je me suis regardée dans le miroir. J'y ai vu une étrangère. Une adolescente craintive, au regard éteint, qui tentait de cacher ses formes sous des vêtements trop grands.

Sous d'autres cieux, des filles vivaient leur jeunesse en paix, dans la lumière. Mais moi, mon corps me trahissait, m'exposait, me condamnait.

Je suppliais le ciel, espérant que mon père changerait d'avis. Mais il ne fléchit pas.

Il avait trouvé un prétendant. Ma vie d'écolière s'arrêtait là.

J'ai pleuré jusqu'à ne plus sentir mes joues. Mon corps refusait de s'alimenter. C'était ma dernière arme, ma grève de l'espoir.

La veille de la rentrée, je me suis approchée de lui, une dernière fois. Ma voix tremblait. J'ai à peine dit « père » qu'il m'a coupée net :

— Combien de fois devrai-je te le dire ? Les études, c'est fini. Tu vas vivre en ville avec ton mari. Il n'y a rien de mieux pour toi.

Sans dire un mot de plus, mon âme comateuse reçut le coup de grâce. Puis tout s'éteignit. Je me réveillai dans mon lit – ils étaient là, lui et ma mère. À peine mes yeux ouverts, il déclara d'une voix sèche :

— L'affaire est close. Que tu pleures ou que tu meures, cela ne changera rien. Il vaudrait mieux pour toi d'accepter cette réalité.

Une réalité devenue mon destin, du jour au lendemain. Moi qui rêvais de fleurir aux quatre saisons, de traverser la Méditerranée, de découvrir le monde et virevolter dans ses noces de couleurs – de l'est à l'ouest, du nord au sud. Sur la carte géographique de mon livre préféré, le monde me paraissait minuscule, à portée de main. La France, la Suisse, le Canada, les États-Unis... tous les chemins semblaient possibles, tous les rêves accessibles.

Mais on m'arracha brutalement à mes rêveries. Je fus ensevelie dans la grisaille mélancolique d'un printemps glacé. Ma main fut donnée à un inconnu. Une fête chez nous, une autre chez lui. On semblait pressés de se débarasser de moi. Pressés de m'exploiter, de m'anéantir. Ils s'étaient mis d'accord pour confisquer mon enfance, mes études, mes rêves, et jusqu'à mon propre corps – comme il était jadis « convenable » de le faire, selon leurs idées, leurs traditions.

Je les avais entendus, derrière une porte, justifier et conclure : « Qu'y a-t-il de si terrible dans le mariage d'une fille de treize ans ? C'est presque une femme, après tout. Elle a des seins. Elle n'a pas besoin d'aller à l'école, elle

s'occupera de son mari – il travaille dans une agence de voyages – et de sa vieille mère paralysée. Et puis, inutile d'enregistrer ce mariage maintenant. Mieux vaut attendre l'âge légal, sinon on risque une amende salée. »

C'était leur verdict. J'étais leur victime.

Pour soulager ma douleur, ma mère me raconta l'histoire de Lunja :

— Tu sais, la petite avait quitté ses parents à l'âge de sept ans pour aller vivre chez la famille de son futur mari. Sa belle-mère disait qu'il fallait la « préparer à sa mission », qu'elle « s'adapterait plus vite ». Ses parents, pauvres, avaient accepté. Une bouche de moins à nourrir. Toi, par contre, tu as treize ans. Presque le double de son âge. Et surtout, quelle chance tu as de quitter le village pour vivre en ville !

Mais les mots de ma mère n'avaient rien de réconfortant. Ils n'étaient que sel sur une plaie béante. Moi seule savais ce que je voulais. Je ne voulais ni mariage ni soumission. J'étais déjà vaincue dans l'arène d'une révolution que je n'avais même pas eu le temps de mener. Je ne voulais pas devenir un temple d'ouïe et d'obéissance, un corps à disposition, un silence apprivoisé. Mais ils avaient triomphé.

Tout le monde avait fait la fête. Youyous stridents, coups de feu dans le ciel – dans le ciel de ma tristesse.

Quand la porte se referma derrière lui, le monde perdit ses contours.

L'air devint dense, irrespirable. Je reculai d'un pas, mais il n'y avait nulle part où aller.

Il s'approcha comme on s'avance vers un objet qu'on possède déjà. Son regard n'avait ni douceur ni pitié.

Je serrai les draps, mes petits doigts s'y accrochant comme à une planche de salut.

Il ne me demanda rien. Il défit ma ceinture comme on délie une bête à sacrifier.

Puis ce fut la morsure de la chair, le sang chaud entre les cuisses, la brûlure d'un corps qui n'était pas prêt.

Je me figeai, hors de moi-même, m'échappant dans un coin de mon esprit, là où il ne pouvait plus m'atteindre. J'entendais mon propre souffle comme un vent lointain.

Ce n'était pas de l'amour. Ce n'était pas une nuit de noces.

C'était une scène de guerre.

Je m'éveillai sans m'être endormie.

Chaque partie de mon corps semblait appartenir à quelqu'un d'autre.

Entre mes cuisses, le sang avait séché comme une gifle qu'on n'avait pas nettoyée.

J'essayai de me lever, mais mes jambes ne me portaient plus. J'avais l'impression que ma chair elle-même me rejetait.

À midi, on me servit du pain trempé dans le bouillon, comme à l'accoutumée.

On riait dans la pièce d'à côté. On parlait des festivités, des invités, des photos. J'avais l'impression qu'on célébrait mon supplice.

Ma belle-mère, assise dans l'ombre du couloir, m'observait discrètement.

Elle avait connu la même nuit. Le même silence. Le même sang.

Elle me vit marcher avec peine, la démarche cassée, les yeux morts.

Elle voulut tendre la main, dire un mot, une phrase...

Mais sa langue resta collée à son palais.

C'est ce que font les femmes, ici. Elles se taisent.

Les jours suivants, je refusai qu'on me touche.

Je me recroquevillais dans un coin de la pièce, le dos au mur, les bras serrés autour des genoux.

Je ne pleurais plus. Même mes larmes semblaient avoir honte.

Je parlais peu, mangeais moins.

Chaque fois que je sentais un pas d'homme approcher, mon ventre se serrait.